

PARIS

N°29 MAI-JUIN 2021

seize

Libre & indépendant



LE RETOUR DE LA PETITE BALLE JAUNE...

Roland Garros traverse la crise

RENCONTRE

Les religieuses
de l'Assomption

DOSSIER

Une bagatelle,
vous avez dit ?



Les religieuses de l'Assomption

Entretien avec Sr Véronique, Française, entrée dans la communauté en 1990, et Sr Viviane, Burkinabè (1998).

Quels sont les traits de la Congrégation des religieuses de l'Assomption qui la distinguent des autres familles monastiques ?

La Congrégation a été fondée en 1839 par sainte Marie-Eugénie dont l'intuition était que les valeurs de l'Évangile peuvent transformer la société. Dans cette perspective, elle appréhendait l'éducation comme un levier pour cette transformation, dans le sens de l'éveil de la responsabilité. Elle était parallèlement convaincue que cette mission d'éducation ne pouvait se vivre qu'à partir d'un terreau contemplatif, donc dans la structure d'un ordre monastique. C'est ainsi l'association de ces deux éléments qui distingue les religieuses de l'Assomption : la vie apostolique s'appuie sur la vie contemplative, structurée comme dans les ordres monastiques.

Comment est née votre famille monastique ? Pouvez-vous nous parler de sainte Marie-Eugénie ?

Sainte Marie-Eugénie, qui a été béatifiée en 1975 après quarante années d'instruction et canonisée en 2007, est une femme qui dès l'âge de 22 ans a fait preuve d'audace, d'une liberté de pensée et de parole en étant à l'écoute de son temps, voire en adoptant des positions à contre-courant, tout en restant enracinée dans une forte vie de prière. Elle a ainsi su allier franchise et droiture, mais aussi un sens du dialogue avec des gens de tous milieux. Aujourd'hui, les 12 000 lettres conservées dans les archives sont un témoignage de sa personnalité et cette alliance entre tra-

dition et modernité s'est aussi retrouvée à divers niveaux dans l'histoire de la Congrégation, par exemple dans l'architecture du monastère de l'époque qui combinait du néo-gothique traditionnel avec des plafonds contemporains de l'architecte Eiffel. Naturellement, cette figure de sainte Marie-Eugénie façonne l'identité tout entière de notre ordre, à travers l'observance d'une joie simple au quotidien, d'une ouverture, de l'écoute du monde, mais aussi de l'unité, reflet de l'accompagnement dont elle-même a bénéficié dans son œuvre.

Comment s'insère votre ordre dans la famille de l'Assomption ?

L'Assomption est une grande famille. Dans l'ordre chronologique, sainte Marie-Eugénie est la première fondatrice et Auteuil peut être considéré comme le lieu-source de cette famille. Quelques années plus tard, le père Emmanuel d'Alzon, qui l'a accompagnée spirituellement, fonde les augustins de l'Assomption, mais les tentatives postérieures d'union entre les deux ordres ont montré qu'il valait mieux rester en bonne entente, avec des gouvernements séparés. Ensuite, les assumptionnistes ont fondé les oblates, avec un caractère missionnaire, spécialement tournées vers les pays d'Europe de l'Est. Puis sont apparues les Petites Sœurs de l'Assomption au service du milieu ouvrier avant que naissent les orantes, une branche contemplative. Pour résumer notre organisation, nous sommes tous frères et sœurs, avec un esprit commun, mais aussi une saine indépendance.

Pour quelle raison choisit-on de devenir religieuse, et plus précisément de l'Assomption ?

La vocation est une démarche personnelle, mais il s'y trouve aussi une part de mystère avec une dimension qui nous échappe : c'est la part qui revient à Dieu. Pour autant, il y a souvent au départ une volonté d'exprimer sa foi de baptisé. Ensuite, ce désir initial mûrit avec la prière. Le choix d'un ordre, lui, est probablement forgé par le parcours de chacun, un peu comme lors d'une rencontre entre un homme et une femme. Dans nos cas personnels, nous avons été marquées par notre passage dans l'école ou le lycée de l'Assomption où nous y avons côtoyé des sœurs venues d'horizons divers qui s'aimaient dans une vraie simplicité et une vraie joie, ce qui nous a amenées à nous interroger sur la source de ce bonheur. Nous avons aussi été interpellées par cette complémentarité entre vie contemplative et vie apostolique. Pour devenir religieuse de l'Assomption, nous sommes passées par une formation initiale de quatre ans, afin d'approfondir cette vocation, qui a débouché sur des premiers vœux avant de prononcer quelque temps après nos vœux perpétuels signant un engagement jusqu'à notre mort dans la famille de l'Assomption.

Quel regard portez-vous sur la question de l'habit dans l'Église : voile ou non pour les religieuses ?

Cette question nous fatigue (rires). L'essentiel n'est pas ce que l'on porte, mais ce que l'on est. L'habit n'est pas un obs-

tacle à la relation dès lors que l'on accepte de créer cette relation quoiqu'il y ait des habits qui séparent du monde. Il y a aussi un aspect très personnel dans cette question et vouloir en faire un débat public n'est pas forcément sain. Enfin, le contexte joue également. En Europe, le voile peut être un signe. Mais en Afrique, l'habit donne un statut et en y renonçant nous sommes contraintes à sortir de notre zone de confort en trouvant d'autres leviers pour entrer en relation et témoigner de notre foi.

Pourquoi la maison mère est-elle implantée dans le 16^e arrondissement ? Quelle est son histoire ?

La Congrégation a été fondée rue Férou, à côté de Saint-Sulpice. Avec la croissance de ses membres et pensionnaires, sainte Marie-Eugénie, qui souhaitait un emplacement plus vaste, proche de Paris mais à la campagne, achète en 1855 la propriété du château de la Tuilerie, constituée d'un ancien pavillon de chasse de François I^{er} situé sur l'actuelle place Rodin. Elle y fait construire un monastère tandis que le château sert de pensionnat. Une dizaine d'années plus tard, la Congrégation fait construire le bâtiment actuel qui devient le lieu d'une deuxième communauté et un pensionnat pour les élèves plus jeunes. Avec l'arrivée des lois d'expulsion au début du XX^e siècle, l'ordre entre en résistance plusieurs années avant de s'exiler en Belgique en 1906. La propriété est alors vendue par l'État à un parent d'élève italien de l'Assomption qui en loue une partie à la communauté (celle de l'emplacement actuel), sous le statut d'une pension pour dames. À la mort du propriétaire en 1925, l'ensemble est vendu en lots pour y faire construire des habitations. Le monastère et le château sont détruits. Seule la pension subsiste avant que la supérieure générale et son conseil reviennent en 1953 sur le site qui est aujourd'hui redevenu le cœur de notre ordre. Aujourd'hui encore, nous n'avons pas notre Maison généralice à Rome, une illustration probable de cet esprit indépendant de sainte Marie-Eugénie, ce qui n'a jamais empêché la communauté d'avoir des liens très forts avec les papes.

Quelles sont vos missions et vos principales terres d'action ?

Notre principale mission est éducative. Au fil du temps et selon les pays, elle a évolué, passant d'une vision purement académique à une approche plus large (par exemple l'éducation sanitaire au Bénin), c'est-à-dire l'accompagnement des personnes et particulièrement des femmes dans leur maturation intégrale pour en faire des êtres responsables, au service du

développement et de la transformation sociale. Notre expérience éducative ne fait pas pour autant de nous des expertes et nous restons convaincues qu'il faut agir avec les autres. En Amérique latine, notre action vise particulièrement à nous immerger au sein des peuples autochtones. Aux États-Unis, nous sommes engagées à la frontière avec le Mexique, point de passage pour de nombreux immigrés. Il s'agit aussi de valoriser les cultures locales, par exemple au nord des Philippines où nous avons œuvré à la mise en valeur de la culture des montagnes qui s'était éteinte.

Comment la crise de la Covid-19 a-t-elle affecté votre Congrégation ?

Naturellement, nous avons été affectées par cette crise, déjà humainement avec des décès de sœurs dans certains pays. Nous avons aussi vu beaucoup d'activités s'arrêter brutalement (l'accueil, les études, les missions) dans le monde entier. Ici, dans le 16^e, lors du premier confinement, nous étions 18 sœurs dont certaines malades et nous avons cherché à développer un nouveau mode de relations communautaires, ce qui a aussi interrogé notre manière d'habiter le lieu. Dans le même temps, cette crise nous a acculées à proposer des choses différentes, à commencer par des conférences virtuelles avec un public plus large. Nous avons mis en place des formats qui resteront, sans pour autant nier le besoin de « présentiel ». Cette crise nous a enfin renforcées dans notre conviction de l'importance de la question écologique, présente dans les orientations de la Congrégation depuis 2000.

L'Europe n'a plus de fidèles, mais des églises, tandis que l'Afrique a des fidèles, mais manque d'églises. Quel

regard portez-vous sur cette réalité ?

Oui, les chiffres démontrent un recul de la ferveur catholique en Europe et une expansion en Afrique, quoiqu'en raffinant, on peut noter par exemple que l'islam est la première religion au Burkina Faso. Mais il ne faut pas fonctionner seulement avec les chiffres. En Europe, les valeurs du christianisme sont toujours présentes dans les manières d'être, même chez de nombreux athées, et se retrouvent aussi sur le plan politique, économique ou juridique. Par ailleurs, ce contexte d'un recul de la ferveur pousse l'Église à revoir ses manières de se dire au monde. Mais reconnaissons qu'il est moins facile d'être chrétien en France. À l'opposé, en Afrique, l'Église est certes plus jeune et plus dynamique, ce qui n'empêche pas nombre de pays d'être englués dans la violence ou la corruption. Il y a aussi un fort mélange de traditions et de postmodernité qui complexifie l'action de l'Église. Une approche par le nombre ne suffit donc pas. La qualité de la foi compte beaucoup pour relier la vie quotidienne aux valeurs de l'Évangile. Puis n'oublions pas que l'Église est universelle et dire que son avenir est en Afrique n'est pas la bonne manière de raisonner. Quelque chose manquerait si le christianisme mourait à un endroit. « Je suis ce que je suis grâce à ce que nous sommes tous » : ce proverbe africain convient à la pensée de l'Assomption. Acceptons les richesses et les faiblesses de chacun !

Pour aller plus loin : « Marie-Eugénie et la fondation d'Auteuil : qu'est-ce que cela nous dit du charisme de l'Assomption ? » (conférence de Sr Véronique Thiébaud, archiviste de la Congrégation) www.youtube.com/watch?v=EE-piZQ06OhM&t=114s.



Grand monastère - XIX^e siècle.